

## 1888 Inaugurations

Extrait du Journal le Petit Dauphinois.  
Inauguration du Chemin de fer et du Collège  
de La Mure.

### Le Départ

L'heure du départ du train ministériel était fixée à 8 heures 30, mais dès 8 heures, le quai de la gare était envahi par une foule d'invités parmi lesquels nous remarquons M. M. Dubost, Gaillard, Bonet, Sapière, Saint-Romme, Durand, Savoyat, Guillot, Rivet, Lombard, A. Rey, Germain Casse, Thompson, Raynal, Gérard, recteur d'académie, ainsi qu'un grand nombre de fonctionnaires et de membres de la presse parisienne, régionale et locale.

À 8 heures 35, M. Deluns-Montaud, ministre des travaux publics, monte dans le wagon-salon qui lui était réservé, avec M. M. Delatte, préfet de l'Isère; Gaché, Maire de Grenoble, et Vax, directeur des chemins de fer, puis le train se met en marche à St-Georges-de-Commier.

On descend de voiture pour passer sur la nouvelle ligne que l'on doit inaugurer.

Ce sont les ingénieurs et les agents de la compagnie Fives-Lille qui font les honneurs de la voie.

M. Deluns-Montaud monte dans un wagon découvert, orné de drapeaux, et le train spécial se met en marche sur la nouvelle ligne.

### à Notre-Dame-de-Commier.

Où nous arrivons à neuf heures quarante-deux peu de monde à la gare.

Une personne croyant que M. Lockroy faisait partie du train ministériel crie: Vive Lockroy! mais on n'a pas le temps de faire revenir ce brave homme de son erreur car nous filons à

toute vitesse. D'ailleurs, cet incident est vite oublié car le passage qui se déroule devant nos yeux est vraiment

La voie décrit dans cette région extrêmement accidentée une série de courbes qui offrent, à chaque pas, un panorama nouveau et une succession interrompue de points de vue admirables.

L'attention se partage entre l'aspect du pays et les innombrables travaux d'art qui se déroulent sous notre route et au-dessus de nous.

Avant d'arriver à la Motte-les-Bains le train s'arrête un instant pour permettre aux invités de sonder de l'œil l'épouvantable hauteur de laquelle nous dominons la vallée du Drac.

Par une échappée de montagnes on aperçoit la base se profilant dans le lointain du Mont Trigulle encore couvert des neiges hivernales. Pendant qu'à nos pieds le Drac serpente en zigzagant en courbes capricieuses roulant ses eaux boueuses.

De ce point le coup d'œil est vraiment vertigineux.

Un peu plus loin, une partie de la ligne est construite en enroulements au-dessus d'un immense précipice.

M. Germain Casse, un excellent compagnon de voyage que les hasards du train ministériel nous a donné pour voisin, tombe en admiration devant ce merveilleux paysage.

La Motte d'Arvillans.

Après une courte halte à la Motte-les-Bains nous arrivons à la Motte d'Arvillans, centre de l'industrie minière.

Toute la population de ce bourg et celle des communes voisines se pressent aux abords de la gare.

Les pompiers font la haie sur le quai où la fanfare de la localité joue la Marseillaise.

Le ministre des travaux publics descend de wagon et M. le docteur Bergeret, maire de la Motte d'Arvillans lui souhaite la bienvenue.

M. Deluns-Montaud le remercie au nom du gouvernement de la République et il espère que l'inauguration de la nouvelle ligne aura pour les

24 Juillet 1888

71

habitants de la Côte d'Avallans une ère de richesse et de prospérité.

M. Dumolard, maire de Notre-Dame de Paula, adresse également au ministre quelques paroles de félicitations et le train repart au milieu des acclamations de la foule.

Loyebagnard.

Quelques personnes se trouvaient sur le quai de la gare, à l'arrivée du train ministériel des cris de: Vive la République! Vive Deluns-Montaud! se font entendre, mais la foule s'était portée de préférence à

La Mure

où nous arrivons à onze heures.

M. le maire, Chion Ducollet, entouré de son conseil municipal réuni dans un des salons de la gare, souhaite la bienvenue au ministre et aux invités en ces termes:

Allocution de M. Chion Ducollet.

Ville de

Monsieur le Ministre.

Au nom de la Mure, j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue parmi nous.

A cette occasion, je suis heureuse, Monsieur le ministre, de vous présenter le conseil municipal de la ville qui vous offre par ma bouche ses plus respectueux hommages. Son attachement au gouvernement de la République, son esprit d'union et de solidarité ne sont que le reflet des sentiments généreux et patriotiques qui animent la population dont il est le représentant.

L'accueil chaleureux qui vous sera fait par les habitants vous prouvera, Monsieur le ministre, combien ils sont fiers et heureux de vous recevoir.

Soyez donc, Monsieur le Ministre, le bienvenu de tous ici, puisque vous êtes un des plus hauts représentants du gouvernement qui nous est cher, un des bienfaiteurs de la ville de La Mure, et, enfin l'ami de M. Louis Quillot, notre sympathique député.

Le Corège.

La fanfare, l'orphion, les élèves du bataillon scolaire, la société de gymnastique La Côte-Rouge et les élèves des écoles laïques.



24 juillet 1888

Les honneurs militaires sont rendus par la gendarmerie de l'arrondissement. A l'entrée de la ville, sous un magnifique arc de triomphe une jeune fille s'avance, offre à M. le ministre un magnifique bouquet et lui adresse l'allocution suivante:

Monsieur le Ministre,

A l'entrée de notre chère petite ville de La Mure, toute la population vous salue de ses acclamations enthousiastes.

Nous, les jeunes filles de ce quartier privilégié aujourd'hui, nous vous demandons la faveur de vous offrir ce bouquet, au nom des habitants, si heureux et si fiers de vous souhaiter la bienvenue, au nom aussi, et surtout, des mères de famille et de nos camarades des écoles laïques.

Nous n'oublierons jamais l'honneur dont notre ville est l'objet, en recevant votre visite, et celle des représentants de toutes les administrations qui ont eu à cœur d'inaugurer avec vous, le chemin de fer si ardemment attendu, parce qu'il doit rendre cette région plus prospère et plus heureuse!

Nous conserverons pieusement le souvenir de tous les bienfaits que nous devons au gouvernement de la République, et nous vous promettons,

Monsieur le Ministre, de bien aimer, de bien servir la France, en donnant l'exemple de toutes les vertus!!!

Le cortège traversa successivement la rue du Nord, place de la Liberté, rue du Breuil, rue des Fossés, cours du Rondeau, avenue de la République, place du Collège.

Sur tout ce parcours la foule acclame M. le Ministre pendant que des salves d'artillerie saluent l'arrivée de M. Delups. Montaud.

L'enthousiasme des Murois est indescriptible.

Au nouveau Lycée, à midi, M. le Ministre a reçu M. le maire des communes voisines ainsi que les divers fonctionnaires de la région.

Parmi ces derniers on a remarqué l'empressement qu'avait mis M. l'archiprêtre de La Mure de présenter



24 Juillet 1888

77

à M. le Ministre les membres du clergé.

### Inauguration du Collège.

Après la réception on a procédé immédiatement à l'inauguration du nouveau collège d'enseignement classique français et agricole.

Dans une des cours du collège une estrade d'honneur avait été préparée par les soins de la municipalité: y prend place M. le Ministre, M. Delatte, préfet; M. Girard, recteur d'académie; M. Germain Casse, député, M. Chion-Ducollet, maire de La Mure, toute la députation de l'Isère ainsi qu'un grand nombre d'invités.

La musique joue la Marseillaise.

Il fait une chaleur accablante, M. Deluns Montaud qui a fait, à pied, tout le trajet du chemin de fer au collège, soit deux kilomètres sous un soleil sénégalien paraît visiblement fatigué.

C'est M. Delatte, préfet, qui ouvre la série des discours.

### Discours de M. le Préfet.

M. le préfet, dans une improvisation que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, remercie M. le Ministre des travaux publics d'avoir bien voulu venir présider à cette double fête du travail et de la science et rendre un hommage mérité à la municipalité de La Mure dont les efforts incessants et la persévérante énergie ont doté cette ville de ce chemin de fer depuis si longtemps attendu, de ce collège appelé à devenir une pépinière d'hommes utiles à la patrie. (Applaudissements)

### Discours de M. le Recteur.

M. Girard prend la parole:

Messieurs,

Mon premier soin, comme mon premier devoir, en prenant ici la parole, sera de remercier M. le ministre des travaux publics de l'honneur qu'il a bien voulu nous faire en président à l'inauguration de notre collège, et en apportant ainsi à notre œuvre universitaire l'appui de ce gouvernement de liberté et de progrès que les populations dauphinoises saluaient hier encore de leurs plus enthousiastes vœux.

Vous avez entendu, il y a trois jours, monter jusqu'à vous du fond de la vallée de Tizille, et se répandre de bourgade en bourgade, le bruit triomphal des acclamations

24 Juillet 1878

de tout un peuple saluant le premier magistrat de la République, et célébrant avec lui le souvenir à jamais glorieux des initiateurs de ce grand acte de justice et d'affranchissement qui s'appelle la Révolution française. Et aujourd'hui, c'est en même temps, la distance qui a été supprimée pour vous par ce magnifique chemin de fer, l'un des plus grands travaux que l'imagination humaine ait jamais osé rêver, et dans ce beau collège qui s'ouvre à votre jeunesse, ce sont les derniers obstacles à la libre diffusion d'un enseignement approprié à vos besoins qui sont levés. C'est la science et l'esprit de liberté qui vous donnent à la fois, victorieux de toutes les difficultés, la voie courte et rapide qui portera les produits de votre industrie sur tous les marchés, et les moyens d'instruction qui ménageront à ces industries un nouvel essor.

Pouvons-nous, Messieurs, désirer pour notre collège de plus favorables auspices? Ouverte au lendemain du Centenaire de 1788, par M. le ministre des travaux publics, la nouvelle maison universitaire ne voit-elle pas ainsi, placée en pleine lumière, éclatant aux yeux de tous, son double caractère d'utilité pratique et d'affranchissement intellectuel?

Et, si notre pensée ne veut pas se reporter vers le grand maître de l'Université que de pressants devoirs éloignent de nous, mais qui est avec nous par la pensée, et qui nous prodiguait, hier encore, ses encouragements et ses assurances de bienveillant concours, votre présence, Monsieur le Ministre des travaux publics, mieux que toutes les paroles, dit hautement à tous:

« Ceci est la maison de l'industrie, du commerce, de l'agriculture! »

Nous voulons élever l'esprit des jeunes gens qui nous sont confiés, nous voulons les initier à l'œuvre de ce passé civilisateur, qui a fait l'humanité ce qu'elle est aujourd'hui, mais avant tout nous voulons faire des hommes utiles, mettant la science au service de la prospérité privée, comme de la richesse publique recevant d'elle son

24 Juillet 1888

qui peuvent seuls féconder les ressources de notre génie et de notre sol.

Certes, Messieurs, l'Université n'abandonnera jamais la cause de la haute culture littéraire et scientifique, parce que cette culture est à la fois la plus belle parure et l'arme la plus efficace de l'esprit français, parce que l'âme de la France sera toujours tournée vers l'idéal du beau et du vrai, comme vers l'idéal de la justice et de la liberté; parce que c'est de ces sommets élevés que découlent les sources fécondes qui vont se disséminant en d'innombrables canaux, porter partout la vie et la richesse.

Mais l'Université comprend aussi que son premier devoir est d'adopter son enseignement aux besoins de la vie moderne, de le modifier à mesure que se modifient et se transforment les conditions de la société; d'en faire une force, force aussi indispensable que puissante, pour la lutte toujours ouverte sur les champs de bataille de l'industrie et du commerce. C'est ainsi que son rôle a été compris par ces grands bienfaiteurs de la France, les ministres républicains de l'instruction publique. C'est ainsi qu'après avoir tant contribué, je crois pouvoir le dire avec orgueil, à la défense et au triomphe de l'esprit libéral, l'Université travaillera de plus en plus à s'identifier avec les aspirations et les besoins de notre société démocratique, à mettre aux mains de tous ses fils les armes scientifiques destinées à acquiescer ce qui est le couronnement de l'activité d'un peuple libre, la prospérité industrielle et commerciale, le bien être, enfin cette sorte de santé publique faite de contentement moral et de biens pratiques.

Ne craignez donc pas que les jeunes gens que vous amenez à notre collège ne sortent uniquement pourvus de connaissances théoriques, surchargés d'un bagage fatigant et inutile. Ce que nous voulons leur apprendre, ce que nous leur apprendrons, c'est ce qui leur est indispensable pour diriger une exploitation industrielle ou agricole, pour se tenir au courant des progrès incessants de l'outillage, et les devancer peut être parfois, pour embrasser dans son extension sans cesse croissante le marché commercial, pour la tourner de leur profit pour y trouver avantages au lieu



de déboires, enrichissement au lieu d'appauvrissement.  
Et un jour, avant longtemps, j'espère, quand, sous  
l'action de jeunes hommes industrieux et actifs, vous  
aurez vu croître et se multiplier les ressources de  
votre beau pays, laissez-moi penser que vous évoquerez  
d'un cœur reconnaissant le souvenir de cette journée  
où le gouvernement de la République, par un de ses  
représentants les plus respectés et les plus aimés, est venu  
ouvrir à la fois le chemin de fer et le collège  
d'enseignement pratique de La Noue.

Messieurs, en évoquant cet espoir, comment ne  
me tournerai-je avec vous vers les hommes qui à  
force de dévouement et de persévérance, vous ont assuré  
malgré tant de difficultés et d'obstacles, ce double bienfait?

Vous les avez vus à l'œuvre, vous avez connu  
jour par jour leurs efforts et leurs luttas. Aujourd'hui,  
leur récompense est dans leur succès même, dans  
la conscience du bien qu'ils ont accompli; mais  
elle doit être aussi dans notre reconnaissance à tous,  
reconnaissance profonde, solide et durable comme  
leur ouvrage. Que la municipalité de La Noue, que  
M. le Maire reçoive donc l'expression de notre  
gratitude. Associons à eux dans cette reconnaissance  
l'État républicain toujours prêt à encourager toutes les  
initiatives utiles, et les administrateurs de notre département,  
interprètes habiles et sympathiques de la pensée de l'État,  
collaborateurs ardents et courageux de ses bienfaits.

Vous voyez, Messieurs, l'œuvre sortie du concours de  
leurs bonnes volontés. A la place du bâtiment étroit  
et vicille où la haute valeur de l'enseignement donné  
par nos maîtres fourniraient seule attirer et retenir les  
élèves, voici un établissement scolaire spacieux et  
confortable, un édifice élégant où l'harmonie des lignes  
est comme l'expression extérieure de la commodité des  
aménagements, qui sera pour votre ville un honneur  
et une parure, en même temps qu'une source  
d'avantages matériels et moraux. Toutes les  
précautions y sont prises pour que l'activité de

24 Juillet 1888

travail y soit soutenue et encouragée par le bien-être; les cours vastes et bien abrités conviennent à ces libres jeux, à ces exercices qui développent l'activité physique tout en reposant des travaux de l'intelligence, et qui donneront à nos élèves la force et la souplesse du corps en même temps que la virilité de l'esprit. Tout est développé d'air et de lumière, et les regards un instant fatigués par les longues études, s'arrêteront sur le magnifique spectacle de nos montagnes, et contempleront l'Ohio détachant sur le ciel sa hardie et puissante silhouette.

Un de mes collègues disait récemment, dans une cérémonie semblable à celle-ci, qu'un vieux collège qui se reconstruit, c'est du passé qui se transforme en avenir. N'avons-nous pas ici sous les yeux le frappant symbole du passé qui se fonce dans l'ombre, de l'avenir qui se lève, calme et confiant dans ses destinées. Mais dans ces murs nouveaux, il faut aussi qu'un esprit nouveau habite; et ce sera à vous, Monsieur le Principal, à vous Messieurs les Professeurs, de répondre à cet appel qui semble sortir des murs de votre collège, comme il vous est adressé par la sollicitude des autorités et des familles, comme vous l'entendez avant tout, j'en suis certain, dans votre conscience d'éducateurs vigilants de la jeunesse.

Nous traversons une période de transformation où les anciens ressorts de l'organisme scolaire doivent s'adapter à des conditions de vitalité nouvelle; la tâche qui nous est confiée en est rendue plus difficile, sans doute, mais aussi combien plus intéressante, combien plus digne de passionner ceux qui aiment leur temps et leur pays! Tandis que dans les situations faites dans ces périodes de provisoire immobilisé que l'on appelle du définitif, chaque unité humaine est comme un rouage dans un mécanisme inexorable et fatal, aujourd'hui, l'initiative individuelle a partout sa place, je dirais plus, sa nécessité.

Ce n'est pas seulement l'enseignement qui doit s'inspirer des exigences de notre société démocratique, c'est tout l'ensemble de la vie scolaire qui doit s'accommoder à une orientation nouvelle. Peut-on élever des enfants appelés à devenir les libres citoyens d'un



21/11 juillet 1888

78

Etat républicain, c'est à dire d'un Etat où la volonté réfléchie de tous est le fondement de la loi, comme on élèverait des enfants destinées à obéir toujours, à ne vouloir jamais? Et ne devons nous pas, sans rien exagérer, sans rien abandonner trop vite, nous efforcer de faire pénétrer dans le collége même l'esprit républicain, c'est à dire, l'esprit d'obéissance plus voulue qu'imposée à une règle qu'on aime, parce qu'on sent la justice et la nécessité, le sentiment de la dignité personnelle et des devoirs qui l'accompagnent, le sentiment de la solidarité avec ses charges comme avec ses joies? Que n'aurions nous pas fait pour le bien et la grandeur de la Patrie, si nous parvenions à apprendre à nos élèves, dans le respect et l'amour de la règle scolaire, l'amour et le respect de la loi sociale? Je ne me dissimule pas, Messieurs, qu'il en est d'une telle œuvre, comme des nouvelles méthodes que demandent aux maîtres une intervention constamment active, une dépense incessante de leur intelligence pour tenir en éveil l'intelligence et l'attention de leurs élèves.

Oui, Messieurs, il vous faudra encore plus d'activité, d'initiative raisonnée, de sollicitude ingénieuse, de volonté bienveillante de patience morale et passez moi le mot, un peu rechignée, qui semble dire: « je tolère parce que je ne peux pas faire autrement », mais cette patience souriante, indulgente, de bonne humeur, qui dit clairement: « Je n'en ai pas le temps de punir, parce qu'un moment de vivacité pardonnée se tourne en affection et en raison, parce que j'ai toujours en vue, non ma tranquillité mais l'intérêt et le bien de ceux que je dirige, parce que j'aime enfin, et parce qu'on m'aime! Ne suffit-il pas qu'un tel but nous soit proposé, Messieurs, pour que nous tournions vers lui toutes les forces, toutes les ressources de notre esprit et de notre volonté? Quelle ne sera pas notre fierté et notre joie le jour où nous pourrons dire de nos élèves, arrivés au terme de leurs études, aux familles: « Nous vous rendons vos fils pourvus d'une instruction solide et pratique, armés de toutes pièces pour la



lutte des intérêts, capables d'être en toute situation, des hommes utiles et forts» - et au Pays, à la République: «Pour nous avez confiés des enfants, nous vous rendons des citoyens honnêtes, courageux, formés au respect réfléchi et voulu de la loi, prêts au dévouement, sachant enfin, et surtout d'une conviction intime de la pleine et libre adhésion de leurs âmes, que suivant les belles paroles de M. le Ministre de l'instruction publique, «les grandes joies de l'homme lui sont données par un double amour de la patrie et l'amour de la Liberté.»

Fifs applaudissements.

Discours de M. Guillot.

M. Guillot prend ensuite la parole et remercie en quelques mots le ministre et les hôtes illustres qui l'accompagnent.

Je suis fier, s'écrie-t-il de pouvoir parler au nom de ce beau pays de La Mure qui est ma patrie et dont nous venons d'admirer dans ce merveilleux voyage les sites grandioses et ses sauvages beautés.

L'œuvre des ingénieurs grâce à laquelle nous avons pu contempler les plus admirables paysages qui aient été offerts en spectacle à des yeux humains est un véritable défi jeté par l'art à la nature.

Allocution de M. Deluns Montaud.

M. Deluns Montaud, ministre des travaux publics prenant la parole à son tour dit qu'il est profondément ému de l'accueil sympathique qu'il a reçu au milieu de la républicaine population de La Mure.

Il est encore, lui aussi, sous le coup de l'admiration qu'il a éprouvé en traversant ces paysages grandioses.

Il est heureux de pouvoir remercier et féliciter les ingénieurs éminents dont la science a su triompher des obstacles de la nature.

Mais il est heureux surtout que l'inauguration de la nouvelle ligne coïncide avec celle du nouveau collège de La Mure.

Qui donc pourrait s'empêcher de jeter un regard sur l'avenir en face de cette jeunesse qui se presse sous nos yeux et qui est la fleur et l'espérance de la nation?

Laissez-moi, messieurs, poursuivre mon rêve, d'espérer que quelques jours il surgira de ces rangs le

21 juillet 1888

grand orateur dont l'éloquence fera vibrer l'âme de la patrie où le soldat pur et glorieux, le Hoche ou le Marceau dont l'épée triomphante nous rendra ce que nous avons perdu.

M. le Ministre s'arrête, en proie à une vive émotion, et cette chaleureuse allocution soulève dans l'auditoire de féériques applaudissements.

Immédiatement après l'inauguration du collège a eu lieu

Le Banquet  
très bien servi de 150 couverts, dont voici le Menu

Hors d'œuvre

Beurre frais (Marengo)

Jambon d'York

Sâtes à la gelée aux morilles

Relier

Saumon à la Cartare

Entrées

Poules de Bresse au gros sel

Filets mignons aux Filets

Entremets

Puisson d'écrevisses à la Bordelaise

Haricots verts à l'Italienne

Rôt.

Poulardes du Mans truffées

Desserts assortis et variés

Meringues, Croquants, Pâtisseries

Fraises, Abricots, Pêches, etc.

Plats

Rouges: Mayres, Fleurie

Blanc: Saint-Péray Grand Mousseux.

Àu dessert, plusieurs discours ont été prononcés,

M. Chion Ducollet, maire de La Mure, prenant le premier la parole, s'exprime ainsi:

Discours de M. Chion Ducollet.

Monsieur le ministre,

Messieurs,

24 Juillet 1888

51

Avant d'entendre les brillants discours qui nous sont réservés permettez moi, au nom de la population de La Mure et du conseil municipal qui la représente ici, de boire à la santé de M. Carnot, président de la République, à la santé de M. Deluns-Montaud, ministre des travaux publics, l'auteur et l'âme de cette belle fête, et à la santé de vous tous, messieurs, qui avez bien voulu accepter notre invitation pour relever, par votre présence, l'éclat de notre inauguration.

Et maintenant, messieurs, je vous demande la permission de comparer, en quelques mots, la situation passée avec la situation présente de notre ville à laquelle vous faites tant d'honneur.

La Mure a son histoire, messieurs, elle est une des plus anciennes villes du Dauphiné, une de celles qui ont le plus lutté pour la liberté de conscience et pour les libertés politiques.

Glacée forte du XI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, elle eut l'honneur de servir de quartier général à Lesdiguières, l'illustre guerrier montagnard; elle eut aussi le malheur de servir, plusieurs fois, de théâtre aux sanglantes guerres de religion. Assiégée en septembre 1580 par les troupes royalistes, sous la conduite du duc de Mayenne, elle ne succomba que par la faim et la soif. Le 31 octobre suivant, après une résistance héroïque. Les survivants de ses défenseurs sortirent de la citadelle, dont l'emplacement vous a été montré, avec tous les honneurs de la guerre.

Et La Mure eut, dans cette circonstance, sa Jeanne d'Arc, en la personne d'une jeune fille surnommée La Cotte Rouge, dont le souvenir est encore vivace dans tous les esprits mureois.

Ses forteresses démantelées, sa population massacrée, La Mure, dont le territoire n'est qu'une vaste micropole, n'a jamais pu revenir à son importance primitive.

Mais ses habitants sont restés ce qu'ils étaient en 1580, généreux et vaillants, laborieux et intelligents, patriotes avant tout.

Ils étaient représentés aux Etats Généraux du Dauphiné, réunis à Vizille en 1788, par M. Gabet



24 juillet  
12  
cure, dont la charité et l'amour de la liberté  
peuvent être donnés en exemple; Chuzin, Aman et  
Quillot, notaire, aïeul de notre cher député.

Les Murois formaient encore le noyau le  
plus important des victimes de la conspiration de  
Mai 1816, dont Didier fut le triste organisateur.  
Toujours et partout, les Murois, au tempérament  
essentiellement militaire, enthousiaste et patriote, —  
ont servi la cause de la liberté.

À la suite des guerres de la première république  
et du premier empire, à une époque sombre de notre  
histoire, la cité de la Mure a vu dans ses murs  
(juillet 1790) le pape Pie VI, qui se rendait en captivité  
à Valence, et Bonaparte revenant de l'Île d'Olé —  
(Mars 1815).

Aujourd'hui, époque de lumière et de progrès,  
elle reçoit la visite de M. Deluns-Montaud, —  
ministre des travaux publics du gouvernement de la  
République, venu de Paris pour inaugurer un  
chemin de fer, bien longtemps attendu et vraiment  
bien nécessaire à nos populations laborieuses et  
économiques; — pour inaugurer un magnifique collège  
d'enseignement classique français et agricole, un des  
premiers, — sinon le premier, construit pour ce nouveau  
genre d'enseignement; enfin pour poser la première  
pierre de nos écoles primaires, dont la nécessité n'était  
plus à démontrer.

Quel contraste ressort, Messieurs, de cette simple comparaison!  
D'un côté le vieux régime avec ses guerres civiles,  
ses guerres de l'empire, qui ont fait couler tant de sang  
et verser tant de larmes.

Et de l'autre, la République avec la paix et le  
travail, la liberté et le progrès par la science, et enfin  
la lumière par l'instruction populaire.

Grenoble et Vizille viennent de célébrer le  
Centenaire des événements de juin et juillet 1788,  
qui furent le point de départ du mouvement  
révolutionnaire qui devait chasser l'ancien régime

24 Juillet 1888

87

avec ses privilèges et ses abus, pour faire de nous des citoyens libres, alors que nos ancêtres étaient des sujets et des serfs.

Et La Meure célèbre en ce jour la fête du progrès moderne par les chemins de fer, la fête de la lumière et de l'émancipation de la pensée humaine par l'instruction primaire et secondaire, en présence de M. le ministre des travaux publics qui fut un des amis intimes de Gambetta, le fondateur de notre République, à la mémoire duquel la Nation française veut d'élever un monument de patriotique reconnaissance.

La ville de La Meure a le droit, Messieurs, d'être fière de la journée du 24 juillet 1888, qui restera gravée dans nos cœurs, et formera une des belles pages de notre histoire locale.

Je termine Messieurs, en me félicitant d'être le maire de cette vaillante cité de La Meure et d'avoir le grand honneur de présider cette fête mémorable qui est honorée de la présence des plus hauts personnages politiques, judiciaires et administratifs du département, et aussi de nombreux amis.

Au nom des habitants de La Meure,

Je remercie du fond du cœur M. le Ministre des travaux publics, M. le Préfet de l'Isère, M. le Recteur de l'Académie de Grenoble, Messieurs les sénateurs de leur province et députés, ainsi que tous les hauts personnages qui ont bien voulu nous témoigner leurs sympathies par leur présence, de recevoir ici l'expression de notre reconnaissance. Je prie également Messieurs les Représentants de la presse France, une, indivisible, à la République.

Et vive la République!

Applaudissements répétés.

Discours de M. Guillon.

M. Guillot, député, fait ensuite rapidement l'historique du chemin de fer de La Meure.

Il en rappelle les vicissitudes et fait en même temps l'éloge des hommes éminents qui, les premiers songèrent à entreprendre l'œuvre dont nous venons de célébrer, aujourd'hui l'achèvement définitif.

Il rappelle que la construction de la ligne fut



24 juillet 1888

54

décidée sous l'empire qui la promet longtemps sans jamais l'accorder.

C'est l'honneur de la République d'avoir accepté les engagements pris par l'ancien régime et d'avoir su les tenir.

C'est grâce à ce gouvernement qui préoccupe avant tout le souci de faire profiter tous les Français des conquêtes de la science qui assurent le bien-être matériel et des bienfaits de l'instruction publique qui garantissent la santé morale, c'est grâce à ce gouvernement que nous devons de pouvoir inaugurer en même temps aujourd'hui la nouvelle ligne et le nouveau collège de l'enseignement spécial de La Mure.

« Messieurs, s'écrie en terminant l'orateur, je porte un toast au gouvernement de la République.

M. Deluns-Montaud prenant la parole dit:

Discours de M. Deluns-Montaud.

Messieurs et Chers Concitoyens,

Il fait bien chaud et je suis bien fatigué. Je n'en prends pas moins la parole parce que vous en conviendrez, il n'est pas banal de parler politique à 900 mètres au dessus du niveau de la mer. Juste trois fois la hauteur de la tour Eiffel! (Vives et applaudissements unanimes.)

Mon ami Louis Guillois, vous a dit que, grâce aux merveilles de la science, grâce à ce chemin de fer étonnant et pittoresque que nous venons d'inaugurer, La Mure est maintenant en plaine. Oui, c'est grâce à ses merveilles que la science peut abaisser les collines et élever les plaines. Ce sont les temps prédits par les Ecritures: c'est le triomphe de l'homme sur la nature et c'est par de pareilles œuvres que notre race atteste sa grandeur.

C'est par de telles victoires remportées sur les fatalités que l'oppression que l'homme peut conquérir le bien être le sentiment élevé de sa dignité et cette liberté enfin, qu'on respire dans l'air pur de nos montagnes. (Vive approbation et bravos répétés.)



24 Juillet 1888

Par quelles joies, mes chers concitoyens, et par quelles émotions nos cœurs ont passé dans derniers jours, au milieu de ces patriotiques populations. Nous venons de fêter le Centenaire de cette grande année 1788, l'année véritable par laquelle s'est ouverte la grande crise, la crise révolutionnaire, la crise scientifique et positive, par laquelle l'homme deviendra enfin le maître de lui-même, le maître de la nature, le maître de sa conscience et de son intelligence en les dégageant de toutes les conceptions théologiques et métaphysiques, en faisant de l'individu désormais émancipé, à la fois, et son prince et son empereur. (Cris bien! bien, bien! Applaudissements prolongés.)

C'est 1788 qui marque cette grande crise, conséquence nécessaire et couronnement de ce merveilleux XVIII<sup>e</sup> siècle où toutes les énergies humaines se sont données carrière pour imprimer à la science, son impulsion suprême, où Lavoisier créait la chimie et où ce généreux esprit Condorcet traçait jusque sous la trache le tableau prophétique des immortelles destinées de l'humanité. (Bis applaudissements et braves). Quelle race que ces hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle, mes chers concitoyens, et quels hauts caractères. Je veux vous en rapporter un trait:

Ces hommes de la fin du grand siècle, ces hommes de la Révolution avaient l'amour profond de l'humanité. Ils sentaient combien le passé était plein de violences et d'iniquités, de douleurs accumulées; ils voulaient créer à leurs descendants un avenir plus riant; ils voulaient surtout d'une volonté indomptable réaliser le règne de la justice du monde. Ils avaient une foi entière dans la toute puissance de l'idée; aussi dans leur horreur de tout ce qui représentait ce passé, qu'ils voulaient abolir ils portaient à la royauté une inextinguible haine. (Bis adhésion et applaudissements répétés).

Et quand, après 89, après le suprême effort de l'an 2, ou de l'an 3, la nation, comme fatiguée, s'affaissa dans l'adoration du sabre d'un dictateur, lorsque ce dictateur après avoir bien guéri cette nation de l'ivresse guerrière, et condamné à toujours vaincre, fut enfin vaincu, le passé revint sous la figure des Bourbons. Les Conventionnels, restés fidèles, furent exilés, et les régicides allaient promener sur

21 juillet 1888

86  
la terre étrangère leurs regrets amers, leurs désespérances.  
L'un de ces hommes, Genevois, il était de La Mure  
et c'est pour cela que je rappelle ce trait - sentant venir son  
heure dernière, appela son fidèle serviteur et lui dit: Jean,  
je vais mourir, prends cette canne que je te lègue, et quand  
la Révolution aura triomphé des Bourbons, tu viendras  
sur ma tombe, tu frappera trois fois avec cette canne sur  
la pierre et tu me crieras: « Monsieur, nous les avons  
chassés! » (Applaudissements et acclamations prolongées).

Oh bien, l'ombre de Genevois peut être satisfaite:  
Nous les avons chassés! Il n'y a plus de Bourbons, il  
n'y a plus de dictateurs! La royauté est morte. L'esprit  
français règne en maître - j'entends, l'esprit de justice  
et de liberté! (Nouveaux applaudissements).

Mais il ne suffit pas d'avoir rompu avec le passé,  
il ne suffit pas d'avoir chassé les Bourbons, il ne  
suffit pas de faire flotter sur son monument le  
drapeau tricolore, tout cela n'est que souvenirs et symbole.  
Notre drapeau tricolore signifie des choses sacrées qu'il  
faut affirmer non seulement par des signes, par  
des emblèmes, mais réaliser par des œuvres et par des  
bienfaits. (Applaudissement général et braves répétés).

C'est ce que nous avons tenté de faire, messieurs, —  
sous la conduite de ce grand citoyen tout à l'heure,  
M. le Maire de La Mure et M. Louis Guillot, —  
évoquant la mémoire, car il a été l'initiateur,  
l'instituteur de notre démocratie. Il nous a donné la  
véritable méthode, et c'est par elle que nous pourrons  
assurer l'avenir. C'est surtout en nous inspirant des  
qualités merveilleuses de son cœur: — de ce cœur si grand,  
que nous pourrons accomplir les progrès promis. C'est  
en aimant le peuple d'un amour infini que nous pourrons  
l'entraîner dans les voies glorieuses de la Révolution. Il  
faut aimer profondément pour créer, les œuvres de  
haine sont des œuvres stériles. Vives et nombreuses  
acclamations, applaudissements répétés).

Oh! mes chers concitoyens, quand je me souviens  
de sa rayonnante et spirituelle figure, quand j'évoque

24 Juillet 1888

87

l'image de ce Français si éminent Français par la douceur, par la générosité des sentiments, et que je songe que quelques-uns ont voulu faire de lui un étroit doctrinaire, je suis véritablement étonné. Quoi, lui, se refuser à un progrès, lui, résister à un vau manifeste de la démocratie. Ah! j'en suis assuré, s'il était encore là, c'est à nos efforts qu'il applaudirait.

Il avait l'horreur de tous les dogmatismes et il sentait bien que, si la politique est une science, elle est aussi un art. l'art de conduire les hommes par la bonne humeur, par la générosité, par le cœur. (Adhésion unanime et applaudissements). Nous, nous avons gardé ce souvenir et, en contemplation devant ce doux et grand génie, nous vous disons, aimons nous, unissons nous: de grâce, ne nous divisons jamais. (Bris. bien! très-bien! nouvelle adhésion et applaudissements prolongés).

Nous avez assisté, il ya quelques mois, à un spectacle lamentable, au spectacle de ce que peuvent avoir de funeste les divisions dans le parti républicain. Songez, ay bien, mes chers concitoyens; le gouvernement de la République a inspiré à ce pays une confiance immense; il a fait naître en lui des espérances infinies et, si elles ne pouvaient être satisfaites, songez à la déception, au pessimisme noir où tomberait la nation. Or, il faut éviter à tout prix qu'un sentiment de découragement s'empare jamais de ce peuple si généreux, car après la déception viendrait la haine; les divisions se glisseraient dans les rangs de citoyens et, divisés contre nous-mêmes, nous péririons. (Bravos et applaudissements).

Il nous faut être unis pour combattre tous les dangers qui menacent notre jeune liberté.

Ils peuvent revenir ceux qui, menaçants hier sont aujourd'hui heureusement conjurés. Comme toujours, à la faveur de nos divisions, les sauveurs avaient voulu se glisser et apparaître. (Rires).

On nous avait fait une nouvelle théorie de l'homme providentiel. L'histoire allait se recommencer; on nous montrait comme riantes les aurores de Peumaire et de Décembre. (Nouveaux rires).

Heureusement le peuple a compris: l'ironie française a triomphé et il a suffi d'un accès de gaieté pour l'emporter



sur de ridicules conspirateurs. (Oui! oui! très bien!  
acclamations et bravos).

C'est par là que je veux finir car vraiment je serais  
désolé d'abuser de vos instants. (Parlez! parlez!)

Après avoir glorifié le passé, il nous faut songer  
à l'avenir. Tout l'assureur, cet avenir de grandeur que  
nous rêvons pour la chère patrie, Français, unissons nous  
d'une cordiale étreinte; marchons la main dans la  
main à la conquête du progrès; abaissons toutes les  
servitudes, celles qui viennent des choses comme celles  
qui naissent des hommes. A cent ans de distance,  
nous souvenant de la vertu de nos pères de tant  
d'efforts héroïques, renouvelons le serment solennel  
de vivre libres ou de mourir. (Applaudissements et  
acclamations. Mouvement prolongé.)

Immédiatement après le banquet le cortège  
ministériel, après s'être arrêté un instant sur la place  
des Capucins où les Enfants de la Cotte Rouge  
exécutaient des exercices de gymnastique s'est dirigé  
vers la place Lavoisier où a eu lieu à quatre  
heures la pose de la première pierre du

### Groupe scolaire

À cette cérémonie M. Gustave Rivet, député, a  
pris la parole:

### Discours de M. Rivet.

Lui à l'improviste, mais trop instamment prié  
de prendre la parole, pour pouvoir me débiter, je  
m'excuse de ne pas apporter un discours digne de vous,  
digne de la solennité de ce jour.

Je me bornerai à exprimer la joie patriotique  
que nous éprouvons à cette fête, la pose de la  
première pierre d'une école. C'est pour des cœurs  
républicains une grande joie de voir qu'il n'y a pas  
d'arrêt, pas de ralentissement dans le grand mouvement  
qui depuis dix années porte la démocratie vers  
l'enseignement populaire.

C'est que nous savons que l'école est comme  
le creuset d'où sortiront des intelligences aptes à toutes

24 Juillet 1888

89

les études et à tous les travaux, et des cours vifs qui feront des patriotes et des citoyens.

L'enseignement populaire est l'œuvre qui caractérise la troisième République, c'est la clef de voûte du gouvernement démocratique.

Les vieilles monarchies n'ont jamais beaucoup tenu à instruire le peuple, le clergé n'a jamais voulu l'éclairer, la royauté et l'église s'étayant l'une l'autre n'avaient qu'un but, garder intacte leur autorité; et le clergé aux mains de qui était laissée l'instruction populaire n'avait qu'un dessein, faire des croyants aveugles et des sujets obéissants.

La monarchie laissait le peuple dans les ténèbres de l'ignorance de la superstition; elle le tenait en laisse, enchaîné, courbé, humilié, la Révolution est venue et a dit: Allons esclaves, vous êtes des citoyens, ouvrez les yeux, lèvez-vous et marchez!

La monarchie épaississait le bandeau sur les yeux du peuple; c'est la République qui, arrachant les voiles, alluma le flambeau.

Nous continuons l'œuvre de la Révolution, nous nous inspirons des grands Conventionnels qui décrétèrent l'instruction gratuite, obligatoire et laïque. Mais surtout nous avons à travailler comme le voulait Condorcet, à l'éducation des femmes.

Certes, elle est le charme et la grâce, mais le charme et la grâce ne font que s'affirmer par l'instruction, l'intelligence ne nuit pas à la beauté, mais la femme est la grande éducatrice, les premières impressions laissent une trace ineffaçable, elles font les citoyens. Eh bien! nous avons les hommes; il faut maintenant conquérir les femmes, ce sera là le triomphe définitif de la République.

Cette fête est le digne complément des superbes manifestations que le Dauphiné vient de faire, en acclamant la République dans son président, dans ses vaillants ministres.

Si un des membres du gouvernement est encore parmi nous, il nous fait l'honneur d'assister à cette fête, et je voudrais que vous eussiez tous entendu les nobles paroles démocratiques, les appels à l'union, à la concorde qu'il nous a fait entendre, et qui nous ont tous émus. Il assiste à cette fête, inauguration d'un collège, pose de la première pierre d'une école, et je

24 juillet 1888

dis que cette œuvre est le complément de nos fêtes. Il ne suffit pas, en effet, de célébrer les aïeux par des discours, il faut les imiter. Il est beau de leur élever des statues, il est plus beau encore de nous pétrir, de nous façonner nous-mêmes à leur image, de mettre leurs cœurs dans nos cœurs de verser leurs âmes dans les âmes des jeunes générations, d'être comme eux fiers, énergiques, résolus, prêts à tous les sacrifices pour garder la liberté. Élever des monuments à la gloire des aïeux c'est bien; il est mieux de leur ressembler, de continuer et d'achever leurs œuvres et de pouvoir se retourner vers eux et leur dire: Nous sommes les dignes fils de la Révolution!

Bussilôt après cette cérémonie le cortège s'est dirigé vers la gare au milieu des acclamations enthousiastes de la foule.

Le ministre et sa suite ont pris à cinq heures un train spécial qui les a ramenés à Grenoble à sept heures et demi du soir.

#### La fête

qui a suivi le départ de M. le ministre a été superbe d'entrain et de gaieté.

Des feux de joie ont été allumés sur la montagne de Simon ainsi que sur les collines de la Citadelle et de Leyschaud à la tombée de la nuit. Les illuminations ont été superbes.

À neuf heures un superbe feu d'artifice tiré sur la place de la Liberté a dignement couronné cette journée dont les Murois garderont un impérissable souvenir.

#### La nouvelle ligne.

Nous devons à la bienveillance des ingénieurs de la ligne quelques renseignements particuliers qui pourront intéresser nos lecteurs.

La ligne de La Mure est le premier chemin de fer d'intérêt général à voie étroite qui ait été construit en France. Sa longueur totale est de 30 kilomètres de la station de Saint-Georges-de-Commiers à La Mure.

Il a fallu construire cinq gares nouvelles dont deux particulièrement importantes, celle de La Mure et celle de la Motte d'Arvillans, cette dernière surtout destinée à desservir les exploitations importantes des mines d'anthracite.

On a dû élever cinq grands ponts et sept viaducs,



24 Juillet 1888

91

creuser de nombreux tunnels et exécuter d'immenses travaux de terrassement.

La pente de la nouvelle ligne est de 27 mm. par mètre.

Le rayon moyen des courbes est de 100 mètres.

Le prix de l'ensemble des travaux s'élève à 12.000.000 francs.

Le plan, tracé par M. Cendré, ingénieur en chef des chemins de fer de l'état, a été exécuté par M. Rivoire, ingénieur des ponts et chaussées, et M. Huguet.

Pour copie conforme.

Le Maire,

Chion. Ducloux